

Prédication du dimanche 25 avril 2021 – Pasteur Rudi Popp

## **La différence entre le Dieu qui nous connaît et les dieux que nous connaissons**

*Actes des Apôtres 17, 19-34*

Est-ce que Dieu existe, et si oui, où est-elle ?

C'est par ce genre de calembredaines que nous avons l'habitude de bavarder de la question qui fâche, qui sépare, qui déchire parfois : est-ce que Dieu existe, et si oui, lequel ?

Parler de Dieu est de toute évidence à la portée de tout le monde ; chacun y va de sa petite opinion, chacune a quelque chose à dire. Cela est remarquable puisqu'il n'y a pas si longtemps, le mot Dieu représentait une exigence spirituelle et aussi intellectuelle qui interdisait par elle-même d'en parler comme on parle du beau temps. Cette exigence - nous devons simplement le constater - a disparu. De Dieu, tout et n'importe quoi peut être affirmé, tout et n'importe quoi doit être mis sur le même échelon, à partir du protocole moderne affirmant que de Dieu, chacun et chacune peut penser ce que bon lui semble. C'est ce que nous appelons la liberté religieuse, qui est précieuse et irremplaçable dans la vie de la République laïque.

Or le problème pour les lecteurs de la Bible que nous sommes, c'est que le mot « dieu » a ainsi perdu toute signification précise. Le mot « dieu » réunit le panthéon des grandes religions antiques, la Trinité d'amour des Chrétiens, le premier moteur d'Aristote, l'inconnaissable Allah des musulmans, l'horloger de Voltaire, les idoles des uns et les esprits des autres, le Ciel des uns et le Soleil des autres, les idées pures des uns et les animaux des autres... Assimiler toutes ces définitions est faire injustice à ceux qui les ont élaboré. Dieu n'est pas un nom univoque ; sa définition engage toujours davantage qu'une consultation du lexique.

En comparaison, prenez le mot « météo » que d'aucuns ont visiblement du mal à comprendre : il regroupe un certain nombre de phénomènes atmosphériques dont l'étude scientifique permet, avec un peu de chance, de prédire le temps. Pour parler de manière sensée de la météo, il faut savoir la distinguer du climat, qui désigne l'ensemble des phénomènes météorologiques qui caractérisent l'état moyen de l'atmosphère dans une région donnée. Puisque cette distinction n'est pas totalement évidente, il y a des personnes qui les confondent ; or dans ce cas de confusion, d'autres personnes plus éclairées se sentent autorisées d'apporter les explications utiles, avec le succès toutefois limité que l'on sait.

Dans le cas du mot Dieu, rien de tel. Aucune explication ne pourra faire autorité pour tout le monde, que ce soit du côté des théistes de toutes sortes que du côté des soi-disant athées, dont les variétés sont aussi multiples que divers. La confusion la plus totale colle à la peau du mot « dieu », au point que l'autre jour, une petite fille de l'école biblique, parfaitement éveillée, me disait littéralement ceci : Rudi, quand t'es à l'église, est-ce que Dieu, c'est toi ?

Malgré les apparences, dans ce cas, je crois que l'explication - et la réponse négative - a pu la satisfaire. Mais pour des gens moins bien trempés, qui pensent ne pas devoir poser ces questions, l'explication du sens du mot « dieu » est certainement moins évidente.

Parce que de Dieu, on pense curieusement savoir de quoi on parle. Or du point de vue biblique, c'est la plus grande erreur au monde. La Bible, de la première à la dernière page, nous apprend la méfiance la plus radicale quant au discours sur Dieu. Pour aller vite, je la résumerai ainsi : d'expérience biblique, quand « on parle » de Dieu, vous avez 10 chances sur 10 de vous tromper. Le discours humain, par nature, tombe dans ce que la Bible ne cesse de dénoncer comme idolâtrie : la fabrication d'une idole à votre portée, une représentation divinatoire à usage personnel ou communautaire. L'idole n'est pas seulement définie par l'objet, mais par le regard qu'on porte sur lui : tout peut devenir une idole en étant sacralisé.

C'est à partir de cette protestation que le lecteur de la Bible apprend difficilement, tout au long de sa vie, une relation différente à Dieu. Dans cette relation, le seul qui parle bien de Dieu, c'est Dieu lui-même. Le seul moyen de s'approcher de lui, c'est de l'écouter avant de répondre. La relation au Dieu de la Bible empêche de diviniser tout ce qui est « du côté de la terre », les choses autant que les ruminations ou les sentiments.

C'est cela qui rend si compliquées les discussions à table sur Dieu, et tout ce qu'elle aurait encore mal fait ou fait de mal. Quand une personne se déclare athée, de quel « dieu » parle-t-elle ? Quand une personne se déclare « croyante en Dieu », de quel « dieu » parle-t-elle ?

Bible en main, je l'affirme : si de Dieu, « on pense » savoir de quoi « on parle », on se trompe. Quand les athées disent : « Croyants, votre Dieu est mort ! », on aurait certes envie de répondre : « Athées, votre « dieu » n'existe que pour mieux mourir ! » Mais nous avons tous fait l'expérience que ce genre de discussions ne peuvent que tourner au vinaigre.

**Parler de Dieu est donc un exercice risqué et souvent périlleux, qui nous expose au malentendu et à la méprise.** Quelle leçon pouvons-nous alors tirer de la discussion que l'apôtre Paul a eue avec les philosophes d'Athènes, dont il nous est malheureusement conservé qu'un bout du dialogue ? Le fait que la rencontre soit placée à Athènes en dit long sur sa portée. Presque indépendamment de ce que Paul va dire, il y a là une portée symbolique dont nous mesurons encore la signification : c'est l'alternative éternelle entre Jérusalem et Athènes.

Athènes et Jérusalem désignent les deux pôles du discours possible sur Dieu : du côté d'Athènes, la vision et la méthode d'une vie autodéterminée, cherchant à échapper à toute tutelle, autorité ultime ou asservissement ; ce qu'on résume souvent par le concept de la « raison » ; du côté de Jérusalem, l'exigence et la pratique d'une vie à l'écoute de ce Dieu dont aucune image, aucune définition, aucune interprétation ne sauraient jamais exploiter ou épuiser la présence, ce qu'on résume par le mot « révélation ». Athènes et Jérusalem, c'est la « raison » et la « révélation » qui se font face.

Paul à Athènes, c'est toute la révélation biblique - dont Jérusalem est la figure - qui parle à Athènes, figure de la raison. Et Athènes, c'est également l'image de notre culture, notre vision du monde et nos méthodes pour mener une vie autodéterminée, cherchant à échapper à toute tutelle, autorité ultime ou asservissement.

L'enjeu est donc capital. Comment Jérusalem peut-elle parler de Dieu à Athènes ? N'est pas un exercice impossible ? Pour le rappeler tout de suite : la prédication de Paul ne fera ni de miracle, ni l'unanimité : « les uns se moquaient, d'autres déclarèrent : 'Nous t'entendrons là-dessus une autre fois.' » Le discours sur Dieu ne fait pas et ne fera jamais l'unanimité.

Or Paul a trouvé un point d'accroche dans la réalité d'Athènes à partir de laquelle il va pouvoir déployer son discours : ce fameux autel dédié à un « dieu inconnu », au singulier. Or c'est non seulement ce dieu, mais surtout l'autel qui est inconnu dans la littérature grecque, ainsi que dans l'archéologie. Il existait certes à Athènes des sanctuaires pour des divinités étrangères, mais pas à « un dieu inconnu » au singulier. Il s'agit donc d'une ruse du prédicateur. Paul cherche à trouver un lieu dans l'univers polythéiste et philosophique d'Athènes, afin que sa prédication ne soit pas une utopie plate et complète.

Le mot grec traduit par « inconnu » a donné « agnostique » en français. Il évoque celui qui ne sait pas, mais qui sait qu'il ne sait pas. Le vrai agnostique est bienveillant, il est à l'écoute, il cherche. Sans vouloir ajouter à la confusion, je dirai que tout lecteur de la Bible peut aussi bien se considérer comme « agnostique » que comme « croyant », parce que toute sa vie, il sera à l'écoute de Dieu ; jamais, il pourra simplement le réduire à un savoir.

Paul a donc trouvé l'oreille des Athéniens. « Ce que vous vénerez sans le connaître, c'est cela même que, moi, je vous annonce » : Paul s'appuie sur l'agnosticisme de ses interlocuteurs pour parler du Dieu de la Bible. Et il commence par relativiser tous les autels et les sanctuaires. Si Dieu est créateur du monde et de tout ce qui s'y trouve, il n'a pas besoin de lieux saints.

Cet argument est un classique de la Bible, il se trouve à la fin du livre d'Ésaïe. Dans l'histoire d'Israël, au moment du retour d'exil, la question est posée s'il fallait reconstruire le temple, et c'est Dieu qui a répondu : « Le ciel est mon trône, la terre mon marchepied. Quelle maison pourriez-vous me bâtir, quel serait le lieu de mon repos ? Toutes ces choses, c'est ma main qui les a faites. » (Es 66,1-2) Les premiers chrétiens, tous juifs pratiquants, se sont d'ailleurs appuyés sur ce verset pour contester également l'autorité du temple de Jérusalem.

Paul prend donc, du point de vue de la pratique polythéiste, la posture d'un athée : il dénonce la multiplicité des dieux et toutes les fausses religions qui sont attachées à des lieux dits « saints ». Il appelle ses interlocuteurs à un vrai agnosticisme à partir duquel seulement la parole biblique peut résonner. Ce travail sur soi qui est demandé à tout lecteur de la Bible ne consiste en effet pas du tout à reconnaître « l'existence » de Dieu, voire de croire d'avance en quelque « dieu » que ce soit, mais de se défaire des discours et des savoirs philosophiques sur Dieu. La philosophe Simone Weil a résumé cela très justement : « Il ne dépend pas de nous de croire en Dieu, mais seulement de ne pas accorder notre amour à de faux Dieux. » Et l'écrivain russe Dostoïevski affirme même que « l'athée parfait occupe l'avant-dernier échelon qui précède la foi parfaite. »

Paul arrive ainsi à son argument central : ce Dieu inconnu, qui échappe à notre imaginaire et notre imagerie religieuse, « c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être, comme l'ont dit certains de vos poètes : 'Car nous sommes de sa race' (en traduirait aussi 'Nous sommes de sa lignée). »

La prédication de Paul ne donne pas de définition de Dieu, mais décrit plutôt la confiance qu'il crée par la relation d'écoute. La quête de Dieu nous permet de nous trouver nous-mêmes, car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes. Nous retrouvons là la grande ouverture de la pensée de Jean Calvin, pasteur de la communauté protestante de langue française à Strasbourg, qu'il écrit en langue française en ouverture de la deuxième édition de *l'Institution de la religion chrétienne*, formulé à Strasbourg en 1541 (c'est la première fois que le français est utilisé dans un traité de théologie chrétienne) : « Toute la somme de notre sagesse... est quasi comprise en deux parties : à savoir la connaissance de Dieu et de nous-mêmes » (plus tard, Calvin reformulera « qu'en connaissant Dieu, chacun de nous aussi se connaisse »).

Martin Luther, dans le Grand catéchisme écrit en 1529, avait pris la même perspective dans son commentaire du 1er commandement : « Qu'est-ce qu'avoir un dieu, qu'est-ce que Dieu ? Un dieu, c'est ce dont on doit attendre tous les biens et en quoi on doit avoir son refuge en toutes détresses... la confiance et la foi du cœur font et le Dieu et l'idole. Si la foi et la confiance sont justes et vraies, ton Dieu, lui aussi, est vrai, et inversement, là où cette confiance est fautive et injuste, là non plus n'est pas le vrai Dieu. »

Le discours biblique « devant Dieu » se retrouve ainsi dans la pensée de la Réforme protestante : toute la vie chrétienne se résume au fond à un rappel constant de la dignité de chacun de nous à ne pas s'abaisser à l'idolâtrie. C'est en cela que la tradition chrétienne rejoint fondamentalement la critique athée des religions : ceux qui s'inclinent devant une idole nient leur humanité. Et les idoles ne sont pas que de métal, mais aussi de mental. Mes propres idolâtries sont une insulte à mon humanité et à ma qualité d'enfant de Dieu.

Avec la Bible, avec Paul, avec les Réformateurs, nous sommes tout au long de notre vie appelés à faire la différence entre le Dieu qui nous connaît et les dieux que nous connaissons. Toute la suite de la prédication de Paul à Athènes, toute la pertinence de l'Évangile, dépend de l'apprentissage salutaire du doute biblique qui vise à nous défaire des dieux trop bien connus pour être vivants. Amen !